

tu vois comment far° festival des arts vivants Nyon 7-17 août 2013 festival-far.ch

Suite à un jeu performatif intitulé « ten statements » ayant pour thème l’art critique, le texte ci-dessous est une sélection de phrases faite à partir de 40 propositions.

15 déclarations pour une poétique sousréaliste

1. L’art critique est un art de la crise.
2. L’art critique met en crise le contrat entre l’art et la société.
3. Un art critique se doit d’être dénonciateur des scléroses et aveuglements de la société dans laquelle il se produit.
4. Un art critique se doit d’être auto-critique, de fustiger ses propres scléroses et aveuglements.
5. L’art doit se méfier de son propre inconscient.
6. C’est en exposant les idéologies inconscientes que l’art devient critique.
7. Un art vivant critique ne peut pas se limiter à la simple transgression des codes spectaculaires.
8. Lorsque l’art vivant se réduit à une simple critique de ses procédés de création, il participe à l’éloignement entre l’art et la réalité sociale.
9. La réalité artistique est un îlot dans la réalité sociale.
10. Il n’est pas conseillé de devenir un artiste critique en regard du confort des conditions d’existence.
11. La critique, ça fait chic !
12. Toute tentative de critique en art est du sentimentalisme : l’art ne change pas le monde.
13. L’art critique doit rester sans abris.
14. L’art critique doit être périssable.
15. L’art critique est nécessairement idéologique.

Rétrospective précoce, une pseudo-interview

Q : Est-ce que tu vois un fil rouge entre les pièces du festival ?

R : Je m’interrogeais sur cela. Le programme propose une thématique : celle de la fabrication. En même temps, toute œuvre doit être fabriquée. En cela c’est une thématique assez déconcertante. Cherche-t-on la fabrication au-delà de la fabrication, ou fabrication dans la fabrication ? Ce que je perçois comme point commun entre certaines œuvres, c’est qu’elles exposent leur processus, voire leur geste de base, mais cela est autre chose que la fabrication. Dans d’autres, leur contenu même est « le faire », voire le labeur de la construction. Mais ce n’est pas pour autant qu’elles sont claires sur la fabrication de l’idée par exemple. Ainsi se créent plutôt les différents niveaux de la compréhension de ce qu’est la fabrication, parfois contradictoires, qui créent peut-être, avant tout, un point d’entrée du regard.

Q : Est-ce que tu penses que le choix du thème de la fabrication est une tentative de désamorcer les attentes du public qui aurait envie de voir des œuvres bien arrondies, bouclées, accomplies ?

R : Je crois, que dans la mesure où peu d’œuvres que nous avons vues parlent explicitement de la fabrication en tant qu’une réalité ou problème artistique, social ou économique, j’aurais la tendance à déplacer le propos dans la direction que tu suggères : le thème de la fabrication serait un outil qui permet une certaine prise de risque dans la programmation. Ceci dit, nous sommes au milieu du festival, cette perspective peut-être changera au cours des prochains jours.

Cette thématique permet peut-être aussi de soutenir des travaux qui tout simplement font confiance au geste artistique ; sans se soucier du contrôle de la signification de ce geste. La signification du geste artistique est autre chose que la signification de l’œuvre, ou plus précisément de l’effet de l’œuvre. Toute œuvre est dépassée par sa propre signification. Mais, ici, le risque est justement dans la possibilité de rester naïf en quelque sorte par rapport à ce que l’on met à l’œuvre. C’est risqué parce que ça peut nous laisser dans l’inconscience, ou mener à la rature. C’est intéressant d’exposer des tentatives et non pas des accomplissements assurés, de les introduire dans l’espace public. Puis, de penser à partir de là, de rendre possible une pensée critique à cet endroit. C’est ce qu’on essaie de faire avec nos rencontres dans le cadre de la résidenceWATCH&TALK ou des Ateliers d’écriture.

Q : Est-ce que tu peux donner un exemple de ce que tu viens de dire ?

R : J’essaierai. Il y a un artiste qui est venu avec deux spectacles : Vincent Thomasset. Alors nous avons pu voir une continuité dans son travail, des contrastes et des suites dans une recherche. Et ceci en l’espace de quelques jours. Ça, c’est vraiment intéressant. En quelque sorte, nous avons pu voir ce qu’il se passe entre cette première confiance au geste, voire au jet de quelque chose, qui est visible dans *Les Protragonistes* et une réalisation qui commence à problématiser ce qu’elle propose, ainsi qu’une complexité dans le travail avec les moyens, etc.

La présence prolongée de Thomasset et son équipe nous a permis d’entrer en empathie avec les relations qui se construisent entre les collaborateurs et le sens qui se produit dans l’échange entre l’auteur et l’interprète, dans ce cas, Lorenzo De Angelis qui est dans les deux spectacles. Cela vaut sûrement et peut-être autrement pour l’équipe plus nombreuse de *Bodies in the Cellar*, mais la suite de cela, nous la verrons une autre fois.

Le far° festival des arts vivants Nyon propose, en accompagnement de sa programmation, un atelier d’écriture. Il est ouvert à tous et donne la possibilité d’aborder les arts vivants par l’écriture, tant par de nouvelles écritures artistiques que par la critique. « Critique », avant d’être une méthode de jugement, désigne la faculté de « faire des distinctions », de mesurer les choses, les idées, les impressions. À travers des discussions libres et des exercices de rédaction, les participants aiguisent leur regard et tentent d’autres démarches d’écriture. Cette page présente un petit recueil de témoignages divers, issus de l’envie des participants de partager leur expérience des spectacles vus dans l’édition 2013 (www.festival-far.ch).

Géométrie décalée

Ils s’allongent, tous se taisent. Attente et curiosité.

À tour de rôle, l’un se roule puis se relève, l’autre le suit, colle une bande sur le sol, recommence. L’espace est mesuré puis tranché. On ignore de quel côté se placer. Une ligne jaune, suivie de deux autres, dessine une flèche pour le regard. Regard qui bute sur un mur, l’intellect le suit. Ils s’accroupissent, se relèvent, poursuivent leur tracé sur l’arête des obstacles, escaladent un mur, gravissent un toit. On lève le nez, cherche le fil. Perché dans les airs, le voilà qui pointe le néant du doigt. Son compère a disparu derrière la maison, on le guette, il réapparaît, jauge, marque un repère. D’aucuns piétinent, s’interrogent d’un haussement de sourcil, d’autres se déplacent. Les plus las se sont assis. Attente et ennui. Lenteur de l’action, soin du détail, méticulosité des métrés (deux paumes, un corps, le visage...) toute l’opération prend des airs de film suisse. Ils reprennent, déroulent le scotch, arpentent l’espace, le strient, grimpent, mesurent encore et fignolent. Le manège s’éternise. Attente et impatience. L’outil a changé, regain d’intérêt, une bande blanche relie les lignes jaunes, quelque’un rit. Les autres attendent, observent, cherchent à capter le message ou décrochent.

Ils arrangent, peaufinent, soignent le travail et enfin pointent. Il faut se déplacer, se pencher, chercher l’angle exact, ajuster la vue. Alors on comprend, s’émerveille et s’étonne de cet espace réduit à deux dimensions.

— Hélène Dormond, sur le spectacle de Bastien Gachet et Gregory Stauffer, *La léproserie* – 2/3, les 9, 12 et 15 août 2013 au far°

Tu vois comment

Trois spectatrices sortent de *Bodies in the Cellar* de Vincent Thomasset :

A a adoré. Y a vu plein de choses. Connait le film *Arsenic et vieilles dentelles*.

B est fatiguée. N’est pas sûre d’avoir bien vu. A beaucoup observé l’acteur qui faisait la voix off. Le trouvait par moment effrayant. N’a pas vu le film. Mais a vu Jonathan Capdevielle dans *Jerk*.

C n’y a pas vu plus que ce qui était là. N’a pas vu le film.

A se lançant : « moi, en m’appuyant sur des souvenirs même partiels du film, j’ai retrouvé avec bonheur l’intrigue d’*Arsenic et vielles dentelles*. Et bien plus encore... »

C, dubitatif : « Ah, oui et quoi exactement ? »

A : « Ben tu vois, la dimension champ / hors champ, la virtuosité du jeu des comédiens, la réinvention des langages, ce mélange de français, d’anglais, de borborygmes, de bruitages, de silences. Le rythme, quoi ! Des contrastes noir et blanc magistralement utilisés. J’y ai vu le pouvoir du théâtre ! Tu vois comment ?!

B s’insurgeant : Ouais d’accord, mais ça raconte quoi ? A la fin du spectacle, j’ai pas l’impression que j’en savais beaucoup plus ni sur le film, ni sur le monde.

Elles tombent d’accord sur le caractère essentiel de la portée philosophique du théâtre. Elles sont contentes.

C cherchant à relancer le débat : Oui mais l’intérêt de la pièce n’est pas dans l’intrigue.

Elles retombent d’accord.

C : Enfin ce que j’ai aimé c’est de voir la fabrication du spectacle, la transposition des procédés cinématographiques sur scène : le point de vue du narrateur, la voix off, le mouvement de la caméra, le montage, les effets de lumière... Tu vois comment c’est fait quoi !

B toujours en quête de sens : Mais je me demande quand même ce qu’il advient du petit garçon du début de l’histoire. Et puis pourquoi la comédienne porte un pantalon d’équitation ?

— Agathe, Blandine et Charlotte